

Claire MADL  
(CEFRES, USR 3138 CNRS-MAEE, Prague)

### Grammaire d'une relation amicale asymétrique dans une société d'ordres

*Si la vertu et l'utilité sont les deux pôles fondamentaux que les Anciens ont reconnus à l'amitié, les modernes attendent d'elle une proximité individuelle exprimée par Montaigne d'une façon radicale dans le célèbre « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Dans les sociétés d'ancien régime, lorsque l'asymétrie d'une relation sociale utilise pour s'exprimer le langage de l'amitié, c'est-à-dire un discours égalitaire, la contradiction témoigne de la nature de la relation elle-même. Nous examinons cette contradiction et ses ressorts à travers le cas des liens complexes établis entre deux hommes du XVIIIe siècle européen : le comte de Hartig et son médecin Jean Philippe de Limbourg. Sans leur prêter ni cynisme calculateur, ni illusion naïve, il s'agit de déterminer les conditions de leurs relations qui se jouent à plusieurs niveaux. Nées dans un lieu propice aux échanges asymétriques réglés par la civilité mondaine (la station thermale de Spa), leur amitié conjugue intérêts communs (lecture, écriture, action dans vie publique et pour la politique), intérêts mutuels (Hartig écrivain amateur envers Limbourg son correcteur et intermédiaire avec les milieux érudits, Limbourg envers Hartig qu'il tente de prendre pour intermédiaire pour faire connaître son opinion auprès des cercles gouvernementaux), et dépendance (de Hartig malade envers son médecin). Le langage de cette amitié est en permanente tension et cherche sa bonne mesure : les émoluments et présents de Hartig à Limbourg sont aussi ponctuels que mesurés ; la déférence est si établie qu'elle peut être sans danger sujette à dérision.*

mots-clés : amitié, société d'ordres

Les amitiés asymétriques apparaissent souvent moralement suspectes. Lorsque les protagonistes appartiennent à des groupes sociaux a priori éloignés, elles semblent trop reposer sur des intérêts mutuels, nés des conditions sociales, pour passer pour l'expression d'un sentiment individuel. En effet, ce supposé selon lequel l'amitié est l'expression d'un sentiment individuel, fait porter sur ces liens « amicaux » un regard suspicieux. Dès les traités antiques, l'amitié est jugée par rapport aux critères moraux de la vertu et de l'utilité,<sup>1</sup> aussi bien parce que l'ami permet à l'individu de se trouver et de se dépasser que parce que ce lien sert la cohésion de la communauté dans son ensemble. Cependant, l'amitié est en outre reconnue comme une

---

<sup>1</sup> Louis-André DORION, *Socrate et l'utilité de l'amitié*, Revue du MAUSS, n° 27, p. 269-288.

constante universelle, liée à la nature humaine. Elle est donc un lien à la fois social et qui relève d'une affectivité plus individuelle.

Dans les sociétés d'Ancien Régime, les relations les plus asymétriques, comme par exemple la protection,<sup>2</sup> ou les plus fonctionnelles, comme les relations commerciales,<sup>3</sup> pouvaient utiliser le langage de l'amitié pour s'exprimer. Pour ces sociétés, la relation amicale ne peut donc être ramenée au seul niveau privé, fût elle idéalisée sur le mode individuel ou manifestée au moyen du langage de l'amour.<sup>4</sup> C'est au contraire parce que cette relation particulière était ambiguë qu'elle trouvait le besoin de s'exprimer sur un mode égalitaire. Celui-ci permet en effet de signifier le caractère exclusif de la relation et le franchissement auquel elle oblige lorsqu'elle prend place au cœur d'un cadre social hiérarchisé. Soulevant cette ambiguïté, et la difficulté à saisir ce lien tantôt dilué dans les relations sociales en général, tantôt semblant relever du sentiment individuel, Maurice Aymard retient de l'amitié son caractère « *volontaire* »<sup>5</sup> : elle ne découlerait d'aucune logique « *héréditaire* » par l'individu.

L'épanouissement de nouveaux modes de sociabilité au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle ménagea dans des cadres stricts (sociétés savantes ou loges maçonniques, par exemple) la possibilité à des individus d'origines sociales à l'évidence différentes d'entretenir des liens sur un mode égalitaire.<sup>6</sup> Ces relations n'ont pas manqué d'être qualifiées d'amicales par certains de leurs protagonistes habités d'un idéal « *d'amitié érudite* » dont ils recherchaient le modèle dans l'Antiquité.<sup>7</sup> Il n'en reste pas moins vrai qu'elles ne s'émanèrent pas toujours des liens nettement asymétriques qui avaient cours hors de ces cercles ou en leur sein même, comme par exemple celui du mécénat ou de la protection.

À la fois lien affectif individuel et dans certains cas franchissement volontaire de frontières sociales, l'amitié fonctionne fondamentalement sur le mode de l'altérité. Son projet même est de conjuguer des éléments contradictoires. Elle donne ainsi l'opportunité de saisir d'une façon particulièrement aiguë la façon dont se conjugue cette relation individuelle avec l'ordre social. Se situe-t-elle à l'extérieur de ce dernier ou y est-elle soumise au contraire ? Comment parvient-elle à se façonner ? Pour analyser la façon dont les acteurs gèrent cette relation double

---

<sup>2</sup> Antoine LILTI, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 2005, p. 183-186.

<sup>3</sup> Naomi TADMOR, *Family and Friends in Eighteenth-Century England. Household, Kinship, and patronage*, New York/Cambridge/etc. 2001, chap. 5, p. 167 et suiv.

<sup>4</sup> Niklas LUHMANN, *Liebe als Passion : zur Codierung von Intimität*, Frankfurt am Main 1982, 230 p.

<sup>5</sup> Maurice AYMARD, *Amitié et convivialité*, in : *Histoire de la vie privée*. 3, De la Renaissance aux Lumières (vol. dir. par R. Chartier), Paris 1999 (1<sup>e</sup> éd. 1985), p. 441-526. ici p. 445 et 449.

<sup>6</sup> Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris 1989, vol. 1, p. 48.

<sup>7</sup> Wilfried BARNER, *Gelehrte Freundschaft im 18. Jahrhundert. Zu ihren traditionellen Voraussetzungen*, in : *Frauenfreundschaft – Männerfreundschaft: literarische Diskurse im 18. Jahrhundert* (dir. Wolfram Mauser, Barbara Becker-Cantarino), Tübingen 1991, p. 23-45.

qu'est le lien amical, nous nous pencherons en particulier sur ses modes d'expression.

L'amitié de deux hommes nous servira de base, celle du comte Franz von Hartig et de Jean-Philippe de Limbourg. Le premier est né en 1758 et mort en 1797 à Prague. Il fut diplomate, ambassadeur de l'Empereur à la cour de Saxe à Dresde, auteur d'ouvrages de belles-lettres et de petits écrits scientifiques, président de la société des sciences de Bohême, et homme malade qui mourut à l'âge de 39 ans d'une maladie sans doute pulmonaire. Le second, Jean-Philippe de Limbourg (1726-1807), fut médecin à la station thermale de Spa dans la principauté de Liège, homme de lettres et de sciences, magistrat de sa ville de résidence principale, Theux, à quelques lieues de Spa. Leur relation amicale a donné naissance à une importante correspondance entretenue durant une quinzaine d'années et à laquelle seule la mort de Hartig mit fin.<sup>8</sup> Leur amitié, qui se noue tout d'abord autour d'intérêts et d'expériences communes, n'est pas exempte d'intérêts mutuels qui induisent une certaine dépendance réciproque. Ancrée dans des positions sociales asymétriques, l'amitié utilise finalement ces dernières à ses propres fins. Nous analyserons les fonctions relatives de ces liens qui s'entrecroisent pour tisser la relation amicale.

### **Intérêts et expériences communs**

#### ***Une pépinière d'amitiés asymétriques : la station thermale***

Si le propre de l'amitié est le libre arbitre dont font preuve ses protagonistes, alors l'existence de lieux où cette liberté peut s'exercer est fondamentale pour sa naissance.<sup>9</sup> Les stations thermales représentent à ce titre un milieu exemplaire où se développent des modes de sociabilité inédits. Sans entrer dans les considérations sur l'égalité de l'homme devant la maladie, qui pourraient nous leurrer quant à la clientèle des stations, il n'en reste pas moins que les Vauxhall, les sources et les promenades publiques, qui sont autant d'institutions de la vie des stations thermales, permettent à une clientèle d'origine variée de se croiser. Le petit monde des bains représente un laboratoire de sociabilité<sup>10</sup> où s'exerce « *la civilité* », lien moins total que ceux entretenus dans les milieux homogènes et qui permet de mettre en scène une certaine intimité sans danger de subversion de l'ordre social.<sup>11</sup>

Or Spa, où se rencontrèrent Hartig et Limbourg, est une des stations les plus prestigieuses d'Europe, où se croisent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle des membres des dynasties régnantes, de grands aristocrates, des célébrités politiques, mais aussi

---

<sup>8</sup> Le fonds particulier de la famille Limbourg rassemble les originaux des lettres de Hartig et les brouillons des lettres de Limbourg.

<sup>9</sup> D. ROCHE, o. c. (note 6), p. 451.

<sup>10</sup> Anne VINCENT-BUFFAULT, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris 1995, p. 107.

<sup>11</sup> Hélène MERLIN, *L'amitié entre le même et l'autre ou quand l'hétérogène devient principe constitutif de société*, Dix-septième siècle n° 205 4-1999, p. 657-678.

des acteurs de théâtre à la renommée européenne, et même des grands bourgeois comme par exemple le célèbre libraire Pancoucke. La relation de Hartig et de Limbourg prend racine dans les mondanités qui ont cours à Spa et que tous deux pratiquent de plain pied. Hartig bien sûr y trouve finalement une vie assez semblable à celle à laquelle il a été formé dans sa jeunesse à Ratisbonne, siège de la Diète d'Empire où les souverains et les princes allemands se font représenter. On pourrait même penser qu'un passage par Spa aurait pu faire partie de sa formation à la diplomatie. Limbourg n'est en rien en retrait par rapport à ces pratiques. Médecin réputé, il est tout d'abord semble-t-il naturellement porté à la « conversation » car tous ses clients l'apprécient pour son aménité et Hartig se réjouit toujours à l'idée de renouer leurs entretiens. Limbourg est aussi intéressé « professionnellement » à ce que ses clients se côtoient et se divertissent à Spa car ce loisir et ce contentement font partie de la cure, au même titre que la prise des eaux, comme il l'écrit à Hartig : « ...ces Eaux salubres dont vous avez éprouvé les vertus (...), ce point de réunion de tout ce qui peut concourir à les favoriser, air pur et champêtre, facilité et occasion des promenades, société aimable des plus variée, amusemens de toute espèce ».<sup>12</sup>

La sociabilité fait partie de la thérapie thermique et à ce titre, Limbourg en est un professionnel. Limbourg, qui se trouve même financièrement intéressé à ces divertissements puisqu'il est actionnaire de la société de jeux de Spa, comme ses confrères médecins, place les relations nouées à Spa au cœur de son ouvrage « publicitaire » sur les *Amusemens de Spa*.<sup>13</sup> Au fil du récit, le lecteur suit un groupe de curistes qui, au cours d'une journée, visitent tous les lieux que l'auteur souhaite présenter. Limbourg est donc un élément essentiel de la sociabilité de Spa et il fait soigneusement le compte-rendu des personnes qui s'y trouvent lorsque son correspondant ne peut s'y rendre.<sup>14</sup> Il est en relation suivie avec plusieurs clients de la station. L'amitié est ainsi dès le départ baignée des relations plus larges au sein desquelles elles s'est formée.<sup>15</sup> Elle en adopte le mode de communication.

Le langage employé par Limbourg est celui de la déférence. Il est particulièrement marqué par la position sociale de Hartig dans un ordre social qui fait de lui un comte d'Empire auprès duquel la noblesse du chevalier de Limbourg est toute petite et toute récente (1782). C'est ainsi à Hartig que revient l'initiative de maintenir le contact après le départ de Spa. C'est lui qui a « accepté Limbourg » parmi ses correspondants. Limbourg maintient envers lui les formes et les titulatures, il est « Votre excellence », « Monsieur le comte » dont les lettres sont un « honneur » et les demandes des « ordres ». De son côté Hartig assume son rôle de

---

<sup>12</sup> Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig le 18 novembre 1782.

<sup>13</sup> *Amusemens de Spa*, Liège 1763 (2<sup>e</sup> éd. 1782).

<sup>14</sup> Par exemple : Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig, le 14 août 1783.

<sup>15</sup> À l'opposé des amitiés exclusives romantiques cf. A. VINCENT-BUFFAULT, o. c. (note 10), p. 51.

« *grand seigneur* ». <sup>16</sup> Hartig offre par exemple à Limbourg une tabatière à son portrait, c'est-à-dire l'un de ces cadeaux de représentation généralement chargés de « *dire* », voire de publier la relation de protection dont elle est le signe. <sup>17</sup>

### **Les lieux d'exercice de l'amitié**

La raison pour laquelle les deux hommes restent en contact est toutefois extérieure à des considérations mondaines et le contenu de leurs échanges outre-passe largement les compliments d'usage et les nouvelles de l'entourage, qui, dans les correspondances formelles, fournissent avec abondance le cadre de la relation individuelle. Or l'inscription d'une relation éphémère dans la durée est une des conditions indispensables à l'amitié. Hartig et Limbourg sont amateurs et pratiquants enthousiastes des sciences et des lettres. Ils collectionnent les livres, sont de grands lecteurs et citent à l'unisson leurs classiques latins ou leurs contemporains car leurs références intellectuelles sont communes. Hartig peut même affirmer avoir lu Limbourg avant de le rencontrer. <sup>18</sup>

Leur curiosité enthousiaste les réunit : tandis que Hartig l'assume avec sérénité et reprend à son compte le vers de Voltaire « *tous les goûts à la fois sont entrés en mon âme* », Limbourg déplore son propre « *éparpillement* » qui l'aurait éloigné du grand œuvre : « *Hélas que n'ai-je perfectionné un ou deux ouvrages au lieu de me dissiper sur tant d'objets divers.* » <sup>19</sup>

Lorsqu'il meurt à quatre-vingts ans, ses tiroirs sont remplis de projets. Tous deux écrivent et publient des ouvrages de domaines divers : les belles-lettres, l'agriculture ou les sciences naturelles. Or, si Hartig entre en correspondance prolongée avec Limbourg, c'est justement sur ce terrain de l'écriture, puisqu'il lui demande de faire imprimer un de ses ouvrages aux Pays-Bas.

Aux échanges mondains initiaux vient donc s'ajouter, au sein de la correspondance, un lieu sans lequel l'amitié ne saurait croître, un terrain sur lequel elle peut s'exercer, ici un projet de publication. Ce champ induit un mode de communication tout différent de celui de la civilité car la qualité commune d'homme de lettres implique une proximité qui justifie la sincérité et le langage direct dont tous deux font usage. Limbourg en particulier justifie la franchise de ses critiques des écrits de Hartig de cette manière : « *Venons à ce que j'ai vu de l'ouvrage (...)* et

---

<sup>16</sup> Cette position est si explicite dans la correspondance des deux hommes que la monographie consacrée à Hartig par un des membres de la famille de Limbourg s'intitule justement : Ph. Chevalier de LIMBOURG, *Un grand seigneur littérateur du XVIIIe siècle. Les éditions liégeoises du comte d'Hartig*, Liège 1928, 108 p.

<sup>17</sup> Michael YONAN, *Portable Dynasties: Imperial Gift-Giving at the Eighteenth-Century Habsburg Court in Vienna* (à paraître dans *The Court Historian*, en 2009) analyse justement dans son contexte le cas d'une tabatière offerte au chancelier Kaunitz et présente une partie de la littérature concernant cette question. Nous remercions l'auteur de nous avoir aimablement communiqué cet article avant son impression.

<sup>18</sup> Archives de Limbourg, fasc. 202, Hartig à Limbourg, le 21 mai 1782.

<sup>19</sup> Ibidem, Limbourg à Hartig, le 1<sup>er</sup> mai 1789.

*permettez, M[onsieu]r, que j'en parle avec la liberté qui appartient de droit à tout homme de lettres.* »<sup>20</sup>

La qualité d'homme de lettres implique en effet une relation d'égalité.<sup>21</sup> La rhétorique sur les débuts des sociétés savantes se fonde elle-même sur une représentation modèle de sociétés réglées par les lois de l'amitié.<sup>22</sup> Hartig et Limbourg partagent tous deux cette représentation et Hartig accepte les critiques avec lesquelles il est d'accord sur le fond comme sur la forme. « *Vos Reflections [sic] sont très justes et les corrections très bien employées.* »<sup>23</sup> « ... *je vous suis très reconnaissant des notes que vous m'avez faites sur mes vers en honneur de Rousseau. Vous ne pouvez me donner une plus grande preuve d'amitié qu'en me communiquant ainsi vos idées que j'apprécie infiniment.* »<sup>24</sup>

L'amitié repose dans ce domaine sur une estime réciproque. Hartig est véritablement curieux des écrits de Limbourg qu'il respecte en tant qu'auteur scientifique. Il lui demande, par exemple, à plusieurs reprises son article sur l'influence de la lune sur les végétaux.<sup>25</sup> Limbourg, s'il est souvent submergé par le travail de correction, apprécie le ton accorde et la bienveillance dont Hartig fait preuve dans ses ouvrages.

Outre les lettres et les sciences, le goût partagé pour l'action publique réunit les deux hommes sur un lieu supplémentaire de l'amitié. Durant six années ambassadeur de l'Empereur à la cour électorale de Saxe à Dresde, Hartig se passionne pour sa mission. Ainsi, lorsqu'il déplore de ne pouvoir prendre de congés pour se rendre à Spa, alors que la masse de travail qu'il fournit est en train de détruire sa santé précaire, il avoue que les affaires qui le retiennent sont « *trop intéressantes* ». <sup>26</sup> Limbourg de son côté est membre actif du conseil de sa ville et conseiller du prince-évêque de Liège, ce qui lui vaudra de devoir s'exiler au moment de la Révolution liégeoise puis lors de l'occupation de la principauté par les armées révolutionnaires françaises. À partir de 1789, la correspondance de Hartig et de Limbourg laisse de plus en plus de place aux événements politiques de l'Europe. Hartig est bien sûr impliqué dans les négociations entre l'Autriche et la Prusse.<sup>27</sup> Il transmet à Limbourg les informations concernant les déploiements de troupes aux Pays-Bas et lui donne, brièvement certes, l'état des négociations entre Vienne et Berlin. Limbourg de son côté, et de son exil même, prend à cœur de

---

<sup>20</sup> Ibidem, Limbourg à Hartig, le 21 janvier 1785.

<sup>21</sup> W. BARNER, o. c. (note 7), p. 38.

<sup>22</sup> H. MERLIN, o. c. (note 11), p. 660.

<sup>23</sup> Archives de Limbourg, fasc. 202, Hartig à Limbourg, lettre du 2 février 1785.

<sup>24</sup> Ibidem. Hartig à Limbourg, lettre du 6 octobre 1786.

<sup>25</sup> Ibidem. par exemple dans la lettre du 31 octobre 1787.

<sup>26</sup> Ibidem. Hartig à Limbourg le [4?] février 1793. Dans sa réponse, Limbourg souligne le terme avec une ironie bienveillante.

<sup>27</sup> Au gré de la Révolution française, la Prusse passe du statut d'ennemi « *héréditaire* » à celui d'allié des Habsbourg – de façon temporaire, du moins – tandis que la France prend le chemin inverse. Cf. Michael HOCHEDLINGER, *Krise und Wiederherstellung. Österreichische Grossmachtpolitik zwischen Türkenkrieg und "Zweiter diplomatischer Revolution" 1787-1791*, Berlin 2000.

commenter l'actualité avec force détails à l'adresse de Hartig dans des lettres aussi longues que nombreuses.<sup>28</sup> Nous dirions que les deux hommes aiment à discuter politique, Limbourg avec une grande sincérité, Hartig avec plus de distance.

Par ces centres d'intérêt communs et cette estime réciproque éprouvés dans des projets précis, une relation d'égal à égal s'imisce dans une relation marquée par des appartenances sociales qui laissent leur empreinte sur le mode de communication choisi qui est celui de la civilité. Il existe cependant d'autres terrains de rencontre, qui ont pour fonction de renverser l'asymétrie sociale, induisant un puissant lien de dépendance réciproque.

### **Intérêts mutuels et rééquilibres de l'asymétrie sociale**

#### ***Ascendant moral : la relation patient-médecin***

Hartig est tout d'abord proprement dépendant de Limbourg en tant que patient. S'il est entré en contact avec Limbourg c'est parce qu'il s'était rendu à Spa et avait souhaité le consulter. La relation de patient à médecin est bien sûr une relation quasiment commerciale d'un client à son fournisseur et Hartig rémunère régulièrement Limbourg, comme il se doit. Leur relation est ici dominée par l'objectif très précis de la santé. Soulignons que cet aspect n'est en rien masqué par une rhétorique emphatique sur l'amitié<sup>29</sup> absolument absente de la correspondance entre Hartig et Limbourg. Il se donne au contraire à voir tel quel. À la fin de la vie de Hartig, ces consultations par correspondance occupent une part croissante des lettres.

Cependant, on peut aussi voir en cette relation un lien absolu puisque Hartig estime devoir sa santé et sa vie même à Limbourg. Une crise de « *crachement de sang* » l'ayant affecté plus d'une année, seule sa cure à Spa l'aurait entièrement guéri selon lui. Sa reconnaissance est celle d'un jeune homme de 22 ans qui vient de frôler la mort alors qu'il n'aspire qu'à jouir des plaisirs de la vie.<sup>30</sup> Or, dans la mesure où la médecine du XVIII<sup>e</sup> siècle considère ses patients beaucoup plus que de nos jours dans leur entité physique et morale (psychologique), le soutien amical accordé au patient est proprement un devoir du médecin pour pouvoir soigner son patient. « *Vous comprenez, Mr, que la dissipation, le contentement de l'âme, le courage, l'espérance, tout ce qui relève la vigueur des organes entre dans le plan de la cure et qu'autant les sentimens agréables la favorisent, tout autant l'ennui, les pensées tristes, le découragement affaissent la machine et s'opposent à la guérison.* »

---

<sup>28</sup> Certaines lettres de Limbourg à ses différents correspondants concernant la révolution liégeoise ont été publiées : *Lettres et mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution liégeoise*, éd. Ph. de LIMBOURG, Verviers, Féguenne, 1919, XXXII-462 p.

<sup>29</sup> Eckardt MEYER-KRENTLER, *Freundschaft im 18. Jahrhundert. Zur Einführung in die Forschungsdiskussion*, in : *Frauenfreundschaft – Männerfreundschaft*, o. c. (note 7), p. 7.

<sup>30</sup> En signe de reconnaissance, Hartig fera par exemple construire dans son parc une copie d'une des sources célèbres de la station de Spa, la Géronstère, ornée d'un « *ex-voto* ».

Le médecin peut ainsi soutenir et rendre agréable la thérapie, comme le fait la station thermale. Tandis que la confiance est le sentiment nécessaire du patient envers le médecin, l'attention, la compassion même, sont les attributs du bon médecin. Hartig entretient d'ailleurs une relation d'amitié avec son second médecin, celui de Prague. Si bien que le médecin qui entre en amitié ne quitte pas forcément son rôle, il ne fait que répondre à la sollicitation impérieuse du malade telle que formulée par Hartig : « *Conseillez-moi, consolez-moi !* »<sup>31</sup>

Cette dépendance envers le médecin est renforcée par l'ascendant moral de ce dernier qui vient encore renverser la relation entre le grand seigneur et le praticien. Par sa fonction de médecin, Limbourg bénéficie d'un accès privilégié à l'intimité de Hartig, intimité non seulement physique mais aussi morale. Puisque l'on soigne ensemble les deux, Limbourg a son mot à dire dans la façon de vivre de Hartig. Il lutte contre tous les excès de son mode de vie : irrégularité du sommeil, des repas, fêtes inconsidérées, activité sexuelle jugée hasardeuse. Ainsi, le contentement de Limbourg envers le mariage de Hartig voile à peine son désaccord avec la vie qu'il menait auparavant. « *J'ai l'honneur de vous renouveler tout ce que je conçois de plus satisfaisant de ce nouvel état. C'est l'état des plaisirs calmes sans danger et sans remords : quelle supériorité sur ceux d'une liberté volage tant du côté physique que du côté moral. Je vous demande bien pardon, Monsieur, de cette digression déplacée ici sans doute et qui ne tient que de moitié à la médecine. Daignez ne la regarder que comme un témoignage de tout ce que je pense de vos sentiments.* »<sup>32</sup>

Si le soutien moral propre à l'amitié peut apparaître comme faisant partie intégrante du rôle du médecin, il semble que dans notre cas, la relation réciproque ait outrepassé ce cadre aux yeux mêmes des protagonistes. Les critiques moralisatrices de Limbourg sont adressées au nom d'une amitié que le médecin invente en l'invoquant. Il critique par exemple les traits libertins des écrits de Hartig ou encore se permet de relativiser l'importance des distinctions accordées par l'Empereur à Hartig et à son épouse, c'est-à-dire un des ressorts fondamentaux de la carrière de l'aristocrate : « *mais ose-je le dire, compliment (...), distinctions, dont vos Ex[cellence] n'avoient pas besoin pour être heureuses, et qui les priveront de bien des douceurs d'une vie privée, au bonheur de laquelle tout conspiroit sans secours des grâces du souverain, de ces grâces qui donnent bien de la gêne et des inquiétudes. Mais enfin c'est un mérite de plus de sacrifier à ses propres jouissances ses talents, sa capacité, son zèle, pour le bonheur public, inséparable de celui des souverains. Car certainement les jouissances des cours sont bien en dessous de celles de ses goûts et de son génie propre. Partagez-vous bien entre les unes et les autres, sans excès sans contraintes dans aucunes, voilà le vrai moyen d'être heureux ; recevez au moins ce conseil d'un médecin qui vous aime et vous révère et vous doit l'un et l'autre.* »

---

<sup>31</sup> Archives de Limbourg, fasc. 202, Hartig à Limbourg, lettre de décembre 1793.

<sup>32</sup> Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig, le 17 octobre 1783.



Dans ce rôle de médecin-philosophe, la différence d'âge est un puissant ressort car Limbourg, s'il survit à son jeune patient, appartient à la génération de son père. Elle confère à Limbourg un ascendant moral sur le jeune comte qui ne tient vraiment que « *de moitié* » avec sa position de médecin et qu'à leurs yeux seule l'amitié peut justifier. Ces jugements critiques et moralisateurs, Hartig les accepte en effet parce qu'ils correspondent à l'image qu'il se fait du rôle de son ami.<sup>33</sup>

### ***Dépendance et amitié : le littéraire et l'érudit***

Si Hartig et Limbourg partagent une curiosité pour les sciences, les lettres et les arts, leur position dans ce domaine-là était néanmoins tout à fait différente aux yeux mêmes de leurs contemporains.<sup>34</sup> Diplômé d'un doctorat de médecine de la célèbre université de Leyde, lorsque Hartig le rencontre, Limbourg est l'auteur de nombreux essais et d'ouvrages ; il est membre de plusieurs sociétés savantes dont la prestigieuse Société royale de médecine de Londres.

Or, trois ans après son voyage à Spa, Hartig reprend contact avec lui avec une requête : comment faire éditer correctement un ouvrage, par exemple chez l'imprimeur Desoer de Liège, chez qui Limbourg vient justement de faire imprimer ses *Amusemens de Spa* ? Un nouvel objectif précis préside ainsi à leur relation : la publication des écrits de Hartig, ses *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie* (1785) puis un *Mélange de vers et de prose* (1788) et en enfin, de façon régulière, des pièces de vers que Limbourg fait insérer dans *L'Esprit des journaux*, revues éditées aux Pays-Bas.<sup>35</sup>

Or, Limbourg va outrepasser le service qui lui est demandé – et créer une nouvelle fois cette différence qui caractérise l'amitié par rapport aux relations sociales au sein desquelles elle naît – en proposant à Hartig de lui corriger lui-même le manuscrit : « *Je ne parlerai pas des fautes de la langue soit orthographe, soit inversion ou autres fautes de style. Si vous voulez bien vous en rapporter à moi sur ces articles, je m'en charge avec plaisir et je compte m'en tirer à votre gré.* »<sup>36</sup>

Limbourg se retrouve dès lors embrigadé dans un lourd travail de rédacteur et d'éditeur, corrigeant tout, les fautes d'orthographe, les erreurs de styles et de versification. Il réceptionne les pièces détachées, négocie avec l'imprimeur, puis diffuse le livre auprès des relations de Hartig plus proches de Liège que de Prague. Hartig manifeste une confiance totale et établit une sorte de « *contrat* » informel

---

<sup>33</sup> A. VINCENT-BUFFAULT, o. c. (note 10), p. 91.

<sup>34</sup> Roger CHARTIER, *gens de lettres*, in : *L'homme des Lumières* (dir. Michel Vovelle), Paris 1996, p. 159-209.

<sup>35</sup> *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, [Liège, Desoer] 1785 (disponible sur le serveur Gallica de la Bibliothèque nationale de France) ; *Mélanges de vers et de prose*, Liège 1788. Pour le détail des publications de Franz Anton Hartig nous renvoyons à : Claire MADL, *L'écrit, le livre et la publicité. Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême : François Anton Hartig (1758-1797)*, Thèse de doctorat, EPHE, Paris 2007 (dactyl.), en particulier le chapitre 4.

<sup>36</sup> Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig, le 21 janvier 1785.

dans le cadre duquel les deux hommes inaugurent dès lors une « *communauté de travail* ». Hartig y est certes l'auteur mais apparaît véritablement dépendant du travail de correction de Limbourg. L'ouvrage qui naît de leurs échanges est le premier que Hartig osera diffuser largement, par voie de librairie. Si les *Lettres* ne sont sans doute pas le premier ouvrage imprimé de Hartig, il est le premier à être présentable au public et destiné à orner d'autres bibliothèques que la sienne propre.<sup>37</sup> C'est donc grâce à Limbourg que Hartig devient un véritable auteur.

***Intérêts mutuels : l'ambassadeur impérial et le magistrat de la principauté liégeoise***

Pour son poste d'ambassadeur, Hartig déploie toute une stratégie de recherche d'informations à laquelle il consacre beaucoup d'efforts – et d'argent. Achat de journaux et d'ouvrages, entretien d'agents à Vienne, missions confiées à son personnel particulier et correspondances privées sont des gestes qui relèvent de sa fonction. Or, en 1789, éclate la révolution brabançonne et celle du pays de Liège. Limbourg est aux premières loges pour observer ces événements et devient une source capitale d'information. Hartig le prie instamment à plusieurs reprises de lui envoyer des nouvelles des événements politiques que Limbourg suit très étroitement puisqu'il envoie régulièrement des imprimés politiques et des pamphlets dont il commente le contenu. D'une part, ces informations permettent à Hartig de donner aux affaires qu'il traite avec la Saxe une dimension plus ample et lui fournissent des arguments plus solides aux yeux de la cour de Saxe.<sup>38</sup> D'autre part, ces informations « *directes* » concernant l'opinion publique de Liège et des Pays-Bas, sont transmises par Hartig à la cour de Vienne, à la Chancellerie d'Empire précisément, et peut-être même à son beau-père Franz Colloredo (1736-1806), ministre de François II.

Limbourg se prête au jeu avec complaisance mais aussi avec intérêt. Ses lettres sont très longues et détaillées. On y lit certes tout d'abord le goût de Limbourg pour ces affaires. Mais Limbourg en outre, conscient de disposer ainsi de l'opportunité de se faire entendre, entre dans le rôle du porte-parole des Liégeois et des Pays-Bas et n'hésite pas à souligner à plusieurs reprises que Vienne n'a longtemps pas suffisamment pris en compte cette opinion publique qu'elle redoute désormais. « *Depuis bien des années, j'ai pris la liberté de m'expliquer dans ce sens dans plusieurs lettres à votre Excellence et mes présomptions se réalisent. Elle au-*

---

<sup>37</sup> On trouve par exemple dans la bibliothèque des Hartig, en feuilles : *Poésies diverses suivies de réflexions sur les avantages que retireroient les femmes de la culture des lettres. par le CFDH S.l.t.a.* [avant 1788], in 8°, 72 p. et le petit ouvrage *Variétés S.l.t.a.* [1786 cca], in-12, 102 p., qui a été très peu diffusé, cf. C. MADL, o. c. (note 35), Annexe.

<sup>38</sup> En effet, Liège, comme la Saxe, est une principauté de l'Empire romain germanique. Le rôle de la Prusse dans le soulèvement de la révolution liégeoise fournissait de plus des arguments à Hartig, dont la mission (jusqu'en 1790) était d'éloigner la Saxe de la Prusse, afin d'obtenir sa neutralité en cas de conflit entre Vienne et Berlin.

*roit pu mieux que personne faire connoître les abus et les moyens de les redresser.* »<sup>39</sup>

C'est donc un intérêt mutuel qui relie aussi les deux hommes dans leurs échanges politiques. Hartig aidera Limbourg dans son exil en lui permettant de placer ses biens à Vienne de façon à en disposer une fois la tempête passée et en lui proposant aussi de venir s'installer de façon provisoire sur un de ses domaines en Bohême – mais Limbourg ne viendra pas jusque là.

Notons que cet intérêt à la fois commun (le goût pour les événements politiques) et mutuel ne se double nullement d'une communauté d'opinions politiques. Très proluxe, Limbourg ne s'en cache aucunement et nous pouvons voir évoluer son opinion d'un attentisme prudent, prêt à se mettre au service des révolutionnaires liégeois (il critique vertement l'attitude des princes d'Empire et des responsables politiques), vers un rejet des excès révolutionnaires pour finir par un scepticisme voire une indifférence quant aux régimes politiques : « *Vous le verrez, encore un peu d'indolence et bientôt il n'y aura plus de souverain en Europe. Et quel mal y aura-t-il à cela ; si les faveurs, les plaisirs, doivent régler les grands, qu'on se règle soi-même ; mal pour mal, on apprendra avec le temps à faire mieux.* »

« *On pourroit rectifier sans détruire mais on ne le fait pas. Il faudra donc détruire et refaire. L'indolence des souverains, l'imbécillité et la méchanceté des ministres y obligent. Est-il permis, n'est-ce pas hardi de parler ainsi me direz vous ; oui [oui – ajouté après] autrefois ; mais à présent c'est le langage du jour ; le langage même très modéré. Qui vivra verra et cela parce que les maîtres du monde le veulent ainsi.* »<sup>40</sup>

Hartig est beaucoup plus bref – tandis que Limbourg est en exil et quasi retraite forcée, il est au contraire pris par ses fonctions puis par la maladie qui lui laissent peu de loisirs. Il reste attaché au point de vue anti-révolutionnaire autrichien et aristocratique et ne livre ses critiques envers la politique autrichienne que très tard, une fois ses fonctions quittées, et ces mêmes critiques adressées directement à son cabinet. Ces dissensions d'opinion n'altèrent pas l'intérêt de Hartig pour les idées mêmes de Limbourg : « *Continués à me donner des nouvelles intéressantes de Liège et des Pays Bas, elles me font grand plaisir, si même je ne sous-cris point également à vos Raisonemens.* »<sup>41</sup>

Or même dans le domaine politique, et malgré les divergences d'opinion, Hartig rappelle que c'est la particularité du lien qu'il entretient avec Limbourg qui anime sa curiosité : « *Vos nouvelles sont toujours aussi intéressantes pour mon esprit que chères à mon amitié.* »<sup>42</sup>

L'amitié est ainsi une relation toujours originale construite à partir de liens multiples où les protagonistes occupent des positions à chaque fois différentes et

<sup>39</sup> Archives de Limbourg, Limbourg à Hartig, le 21 novembre 1792.

<sup>40</sup> Ibidem. Limbourg à Hartig, le 3 août 1790.

<sup>41</sup> Ibidem. Hartig à Limbourg, le 17 janvier 1791.

<sup>42</sup> Ibidem. Hartig à Limbourg, le 5 juin 1790.

qu'il s'agit de ménager. Dans notre cas, sur la base d'affinités et d'intérêts communs, des intérêts réciproques et des situations de dépendance viennent rééquilibrer une asymétrie sociale nettement perçue et explicite.

### **Grammaire de l'amitié : à la recherche de règles propres**

#### ***L'amitié passerelle vers des groupes sociaux***

L'amitié se révèle ici être à l'opposé d'une amitié exclusive qui serait l'expérience d'un rapprochement singulier en contraste ou en hostilité aux milieux sociaux de ses protagonistes. Si les effusions emphatiques, les dissertations sur l'amitié sont quasiment absentes de la correspondance, c'est sans doute que le dialogue amical ne s'affirme pas contre mais au sein des relations qui l'encadrent et l'ont fait naître. Non seulement le lien prend racine dans une communauté particulière mais l'ami est aussi une passerelle vers un milieu autre auquel on aspire à appartenir, que l'on veut atteindre ou sur lequel on souhaite agir.

Dans le domaine des lettres en effet, Limbourg est pour Hartig un intermédiaire irremplaçable pour lui permettre d'entrer dans une communauté d'auteurs à laquelle il aspire d'appartenir. Lorsque Hartig fait paraître son premier livre, il est très inquiet de ce qu'en écriront les journaux qui sont lus dans son entourage – et surtout à la cour de Vienne. Il demande alors ouvertement à Limbourg de trouver quelqu'un qui prévienne favorablement à son égard les auteurs de recensions (ici Linguet rédacteur des *Annales politiques, civiles et littéraires*) : « Vous me rendrés un vrai service d'ami si vous trouvés le moyen d'adoucir les Cerberes de la littérature afin qu'ils ne déchirent pas trop mon ouvrage, car beaucoup de monde jugent chés nous d'un ouvrage d'après leur censure. C'est le Journal encyclopédique et celui de Linguet que je redoute le plus, car ceux-là sont lus généralement en Allemagne, et même par l'Empereur. Je ne saurois à qui m'adresser à Londres pour amadouer Mr Linguet. Si le comte Belgiojoso y étoit encore notre ambassadeur ce seroit différent, mais celui que nous y avons aujourd'hui m'est tout à fait inconnu et j'ignore si mes anciennes connoissances à Londres s'y trouvent actuellement. N'auriés-vous pas le canal de quelqu'homme de Lettres pour désarmer la main de Linguet ? Celui-ci inquiète d'autant plus mon amour propre d'auteur que ces Traits laissent toujours l'Empreinte du Ridicule, et que l'empereur et tous nos ministres à Vienne lisent son journal. »<sup>43</sup>

C'est en outre par l'intermédiaire de Limbourg, et sur sa propre demande, que Hartig entre à la Société d'émulation de Liège. Grâce à la publication des ouvrages, menée diligemment par Limbourg, Hartig parvient à entrer dans le monde des lettres, ce qu'atteste sa façon de se présenter au frontispice de ses livres. Tandis que dans les *Lettres sur la France* (1785) il se donne de façon anonyme pour Chambellan de l'Empereur, il arbore, dans le *Mélange* de 1788, son nom complet et la liste des sociétés savantes auxquelles il appartient. On ne trouve alors plus

---

<sup>43</sup> Ibidem, lettre à Limbourg du 19 avril 1785.

trace de crainte de la critique auprès de laquelle l'autorité des académies sera, semble-t-il, une garantie suffisante de la qualité de l'auteur.

La différence de statut au sein du champ littéraire entre Hartig et Limbourg est certes à l'origine de tout un pan de leur relation et du statut d'intermédiaire qu'y occupe Limbourg dans ce que l'on pourrait concevoir comme un effort pour réduire cet écart. Mais cette différence de statut demeure bien heureusement suffisante pour que les deux amis n'entrent aucunement en concurrence.<sup>44</sup> Initiateur, Limbourg permet à Hartig d'entrer dans une communauté, le monde des lettres, incarnée par les sociétés savantes. Hartig y conserve néanmoins un statut de noble littérateur suffisamment distinct pour ne menacer en rien la position de Limbourg. Leur amitié particulière repose solidement sur cette conjonction-là.<sup>45</sup> Elle vient compléter les autres liens sociaux et, loin de les remettre en question, représente une source nouvelle de légitimité dans leur cadre même. Hartig utilise ainsi son image d'homme de lettres, matérialisée par ses livres ornés de son portrait, dans le champ propre de l'aristocratie en diffusant largement son ouvrage parmi ses connaissances et à la cour.

Nous avons vu l'opportunité que représente en retour Hartig pour Limbourg lorsqu'il lui permet de faire entendre sa voix auprès des responsables politiques viennois.

### ***Des règles et leur subversion***

Solidement ancrée dans les relations qui l'ont vu naître, l'amitié adopte, nous l'avons dit, son mode de communication marqué dans notre cas par la déférence. La « *qualité d'homme de lettres* » invoquée par Limbourg ne va pas jusqu'à imposer le style que l'on rencontre parfois dans les correspondances d'érudits qui adoptent le tutoiement et les salutations latines très directes.<sup>46</sup> Cette déférence cependant, ne rend pas compte de la proximité et de la connivence nées de la relation d'amitié. Pour exprimer ces dernières, c'est à la dérision de la déférence que Limbourg et Hartig ont recours. La déférence va en effet tellement de soi qu'elle peut être soumise à la dérision sans aucunement remettre en question la qualité du lien qui l'initie. Limbourg n'hésite pas à s'y soustraire par ironie et par humour. Par exemple lorsque Hartig lui fait part de ses multiples plans d'écriture, Limbourg lui rétorque : « *Mais ne travaillez-vous pas trop, Monsieur ?* »<sup>47</sup> À tant travailler, Hartig n'y paraît plus en aristocrate amateur et risque d'y perdre son titre d'Excellence. Ce ton est celui qui correspond aux intrusions de Limbourg dans l'intimité de Har-

---

<sup>44</sup> W. BARNER, o. c. (note 7), p. 42-43.

<sup>45</sup> Sur le caractère complémentaire de l'amitié E. MEYER-KRENTLER, o. c. (note 29), p. 6 et aussi M. AYMARD, o. c. (note 5), p. 443 : « *[Les liens d'amitié] se combinent avec ceux nés de la famille et de la parenté pour créer autour de chacun un ensemble de rapports horizontaux – à égalité d'âge, de sexe ou de situation – ou verticaux, ou si l'on préfère, symétriques ou asymétriques, tantôt conciliés ou conciliables, tantôt au contraire conflictuels.* »

<sup>46</sup> Lettre de Gellert de 1751 citée et commentée par W. BARNER, o. c. (note 7).

<sup>47</sup> Archives de Limbourg, Limbourg à Hartig, le 8 février 1787.

tig et à ses critiques ouvertes. Commandant, par exemple, au nom de Hartig la revue le *Magazin des modes*, il nomme le journal « *la méthode périodique des frivolités* », sans risque apparent de froisser son lecteur.<sup>48</sup>

De même, l'amitié induit de la part de Hartig l'abandon de ses titres : tout au long des quinze années de correspondance, sa signature se simplifie progressivement et passe de l'habituel « *votre obéissant serviteur le comte François d'Hartig* » au très simple « *votre ami Hartig* ». Elle marque une invitation à la connivence dont le comte revendique néanmoins l'initiative et qui ne passe pas chez Limbourg par un abandon des titres à l'adresse de son correspondant.

### ***La bonne mesure de l'expression.***

#### ***Une relation à la recherche de ses règles propres***

Entre déférence, formalisme et modes d'expression égalitaires plus particuliers, la relation cherche de fait en permanence sa bonne mesure pour gérer les tensions créées par l'asymétrie de la relation. Projet unique pris dans les mailles de liens sociaux contradictoires, l'amitié ne bénéficie pas pour la protéger de règles données par la convention ou le droit.<sup>49</sup> Chaque relation doit au contraire inventer les siennes propres, sa mesure, son mode d'expression et ses lieux d'exercice. Tout excès de déférence est obséquiosité d'un côté, suffisance de l'autre ; tout manque de déférence est flagornerie ou condescendance.<sup>50</sup>

Or dans le cas Hartig-Limbourg, le devoir de déférence est croisé : Limbourg la mérite de par son âge, de par sa réputation scientifique et de par son succès en tant que médecin, qualités toutes trois reconnues par Hartig. Hartig la mérite de par sa position sociale, de par les qualités morales et d'auteur que Limbourg lui reconnaît.

Dans ce jeu entre déférence, sincérité appuyée et dérision, l'échange de présents et d'argent est particulièrement délicat.<sup>51</sup> Nous avons vu que le présent prestigieux comme la tabatière figurent aux côtés des émoluments dus au médecin. Mais Hartig et Limbourg se rendent en outre toutes sortes de services : Limbourg envoie de l'eau de Spa, achète un chapeau pour le comte, un bonnet pour la comtesse, prend des abonnements, etc. Dans ces échanges, Hartig est nettement débiteur même s'il rembourse les frais afférant avec ponctualité. Il envoie régulièrement à Limbourg, en contrepartie de cette multitude de petits et de grands services, des douzaines de faisans dépêchés à Theux depuis ses domaines, ou du vin de Tokay lorsque les hivers sont trop doux. De fait, le présent matérialise une qualité de la relation qui dépasse l'aspect marchand des services rendus. Il permet au grand seigneur de dire et de rééquilibrer sa dépendance sans perdre son prestige. Les fai-

---

<sup>48</sup> Ibidem. Limbourg à Hartig, le 5 juillet 1788.

<sup>49</sup> Sur le libre arbitre des parties pour régler leurs relation : M. AYMARD, o. c. (note 5), p. 443 ou E. MEYER-KRENTLER, o. c. (note 29), p. 9.

<sup>50</sup> Claudine HAROCHE, *Le comportement de déférence : du courtisan à la personnalité démocratique*, in : Communications, n° 69, La déférence, janv. 2000, p. 5-26.

<sup>51</sup> A. VINCENT-BUFFAULT, o. c. (note 10), p. 35, N. TADMOR, o. c. (note 3).

sans en effet semblent un cadeau suffisamment prestigieux pour être adressés par Limbourg au prince-évêque de Liège en personne, la douzaine permettant cette largesse de façon très bienvenue. Lorsque Hartig n'a plus le temps d'écrire parce que sa tâche d'ambassadeur le mobilise entièrement, il trouve au moins le temps de mettre ses comptes en règle avec Limbourg ou de lui signaler brièvement un envoi de faisans.<sup>52</sup> Comme quoi ces signes sont jugés indispensables lorsque l'échange se maintient sans autre objet que lui-même. Malgré ou à cause de ce souci, Hartig se laissa néanmoins prendre une fois sur ce chapitre. Lors du premier envoi de faisans, il jugea en effet nécessaire de régler par avance les frais afférant à leur transport, ce qui froissa l'amour-propre de Limbourg : « *Je voudrais, Mr, pouvoir m'acquitter de mes sentimens de reconnoissance p[ou]r ce beau présent et encore plus pour les expressions gracieuses dont v[ou]s daignez user a mon egard. Je serois par là au comble de mes voeux. Une seule chose a l'égard des faisans m'a fait de la peine c'est v[ot]re attention a m'envoyer pour les frais du transport. En verité j'en suis tout confus et, si j'ose le dire, mortifié.* »<sup>53</sup>

La multiplicité et la variété des liens autours desquels se construit l'amitié rend donc cette dernière suffisamment complexe pour nécessiter de la part de ses protagonistes une articulation originale de son langage.<sup>54</sup>

\*\*\*\*\*

Après la mise au point du premier envoi de faisans, l'amitié de Hartig et de Limbourg semble avoir trouvé son chemin sans accroc. Elle résista aux heures de corrections imposées à Limbourg, aux petites leçons de morales adressées au jeune comte, aux divergences d'opinion politique et aux aléas de la poste en temps de guerre. Si bien que lorsque Hartig décède en 1797, le lien se rompt de la façon la plus abrupte qui soit.

La relation entre ce lien particulier et l'ordre dans lequel il a pris naissance est finalement étroite. L'amitié adopte des règles données par la position sociale des deux protagonistes, règles qui dirigent leurs pratiques et le mode de leur communication. Même leur dévoiement, pour des objectifs plus particuliers, ne les remet pas en cause, au contraire, on peut considérer que cette dérision de la règle prend appui sur sa stabilité.

Le fait que Limbourg appartient à un champ d'activité auquel aspire Hartig est une autre raison de leur rapprochement où Limbourg joue le rôle d'intermédiaire. Mais là aussi, la différence de statut est suffisamment importante pour que le nouveau statut de l'un ne concurrence en rien l'autre.

Enfin, cette amitié est entretenue par l'accès direct à l'intimité physique et morale de l'un des protagonistes dont bénéficie le second. Là encore, une relation qui pourrait paraître comme contractuelle est « *débordée* » par l'intime.

---

<sup>52</sup> Archives de Limbourg, Hartig à Limbourg, le 26 janvier 1790.

<sup>53</sup> Ibidem, Limbourg à Hartig, le 19 février 1784.

<sup>54</sup> M. AYMARD, o. c. (note 5), p. 459.

Conjuguant individualité et ordre du monde cette amitié n'est donc en rien un lien exclusif. Même s'il naît du libre arbitre de ses protagonistes, ceux-ci adoptent les règles des milieux au sein desquels se jouent leur amitié, mais les articulent pour leurs fins et d'une façon qui leur est propre.